

Elena Simonato

Université de Lausanne

Faculté des Lettres

Section de langues slaves et de l'Asie du Sud

elena.simonato@unil.ch

**ETUDES DU PARLER DE LA COLONIE SUISSE DE CHABO
PAR M.A. BORODINA**

Résumé: Le présent article relate l'histoire de l'étude de l'idiome parlé par les colonistes suisses de la colonie de Chabag (Chabo) près d'Odessa. Il se fonde sur les études dialectologiques réalisées par la linguiste M. A. Borodina dans les années 1958-1962. L'idiome parlé par les colonistes représente un cas classique de ce qu'on appelle «îlot linguistique», qui évolue en sorte de vase clos isolé du développement de la langue française. La colonie exista de 1822 à 1940, et tout au long de cette période, les colonistes ont conservé l'usage de leur parler maternel coloré de régionalismes et leur culture vaudoise.

L'article aborde en détail les phénomènes langagiers répertoriés par Borodina ainsi que son analyse des faits linguistiques. Une attention particulière est prêtée aux phénomènes engendrés par le contact de langues, russe et française, ainsi que les facteurs générationnels dans la perte de la langue maternelle.

Mots clés: Linguistique romane, colonies suisses, dialectologie romane, emprunts linguistiques, mélange de langues, îlots linguistiques, cartes dialectologiques, linguistique en Union soviétique, patois, patrimoine, suisse romand.

Елена Симонато

Université de Lausanne

Faculté des Lettres

Section de langues slaves et de l'Asie du Sud

elena.simonato@unil.ch

ИЗУЧЕНИЕ ГОВОРА ШВЕЙЦАРСКОЙ КОЛОНИИ ШАБО М.А. БОРОДИНОЙ

Аннотация: Статья посвящена истории изучения говора швейцарской колонии в Шабо (Шабар), опубликованного М. А. Бородиной в 1962 году в журнале «Revue de linguistique romane». Говор данной колонии представляет собой классический пример т.наз. «островного говора» в терминологии М. Жирмунского. Колония Шабо была основана в 1822 гг. выходцами из кантона Во. До 1940 года в колонии проживало около тысячи швейцарцев, сохранявших свою культуру и свой язык, то есть французский язык кантона Во, окрашенный архаизмами.

Важно отметить, что статья Е. Симонато описывает историю изучения языка колонии Шабо начиная с XIX века, отдельно рассматриваются его социолингвистический аспект и процесс утраты или забвения родного языка. Приводятся примеры, иллюстрирующие процесс смешения языков.

Ключевые слова: романское языкознание, швейцарские колонии, романская диалектология, заимствования, смешение языков, островные говоры, диалектологические карты, говор.

Рецензент : к.ф.н. СПбГУ М. С. Миретина

УДК: 81'06

Introduction

Chabo (ou Chabag), petit village au bord du liman de Dniestr, à quelques kilomètres d'Odessa, abrite aujourd'hui une usine de vins. Mais son musée relate l'histoire de ce village qui fut autrefois une prospère colonie suisse où séjourna entre autres Pouchkine, en 1822. «Pas une seule ligne n'est consacrée à Chabag-la-mystérieuse dans les livres d'histoire suisse, ni même dans les douze volumes de l'Encyclopédie vaudoise. Le village suisse de la mer Noire est tombé dans l'oubli», écrivait Olivier Grivat dans son livre *Les vigneronnes suisses du tsar* paru en 1993 [9, p. 5].

Le parler de cette ancienne colonie fut étudié par deux linguistes de renom, en Union soviétique, à savoir d'abord par Vladimir Fëdorovič Šišmarëv (1875-1957), qui s'y rendit dans les années 1930 lors de ses expéditions visant à étudier les colonies romanophones de l'Union soviétique, et trente ans plus tard, au tournant des années 1960, par Melitina Aleksandrovna Borodina (1918-1994).

Pour un historien de la linguistique, il est précieux de revenir aujourd'hui sur les recherches laissées par ces chercheurs, dans la mesure où elles constituent autant de témoignages uniques d'un parler aujourd'hui disparu, suite à l'exode massif des colons en 1940.

Chabo: une histoire de migrations

Dès les premières lignes de son article «Le parler de Chabag», M.A. Borodina déplore le manque de recherches ayant porté sur la langue de cette colonie suisse, alors qu'il était encore temps de la «sauver» ou du moins, documenter. Elle écrit:

Avant l'an 1939, celle de la publication de l'article de V. Dulamangiu «La population et le langage de Chabag» dans la revue roumaine *Arhiva*, aucune publication n'a abordé cet argument [3, p. 470].

On constate en effet que, si on dénombre une série de publications d'intérêt historiographique et ethnographique de la plume de chercheurs d'origine suisse, aucune étude linguistique à proprement parler n'aborde cette communauté suisse avant les années 1930. Dans les années 1930, V. F. Šišmarëv y consacre quelques paragraphes de sa monographie *Романские поселения на Юге России* [6, p. 136-144].

On ajoutera qu'il s'agit de deux recherches uniques dans leur genre, dans la mesure où aucune autre étude d'envergure n'a porté sur l'idiome de cette communauté suisse romande. On relèvera enfin que la visite de Šišmarëv se fait avant la Seconde guerre mondiale et donc avant l'exode massif des Suisses. Dès lors, il est difficile d'en surévaluer la portée, d'autant plus que les archives tenues par les colons ont brûlé lors de l'invasion allemande.

M. A. Borodina se rend à Chabo à plusieurs reprises, de 1958 à 1963. Son étude paraît en 1963 en français dans la *Revue de linguistique romane*. L'auteur examine au préalable un grand nombre de données de caractère historiographique et ethnographique, comme par exemple l'ouvrage d'André Anselme *La colonie Suisse de Chabag (Bessarabie). Notice historique, 1822 – 1922*, datant de 1925. On apprend ainsi que les colons suisses romands arrivent par vagues successives, dès 1822, puis en 1823, 1826 et 1830 etc. [4, p. 281]. Mais écoutons M. A. Borodina.

«C'était l'empereur russe Alexandre I^{er} qui avait fait appel aux Suisses en leur demandant de développer dans cette région la culture de la vigne. A l'origine de cette idée il y a eu une influence du précepteur du jeune tsar, Frédéric-César de la Harpe², originaire lui-même de la ville de Vevey (canton de Vaud). Le village auquel attenait la colonie avait été, à l'origine, un village turc, d'où l'étymologie turque du toponyme Chabag: *aša abag* «les jardins inférieurs» (par rapport aux jardins de la ville d'Akkermann, situés plus haut)» [4, p. 281].

Voici un premier aperçu de la situation linguistique au sein de la colonie qu'on trouve aux premières lignes de l'article:

«Ses ressortissants étaient originaires de la Suisse, du canton de Vaud, et ont conservé dans une certaine mesure leurs traditions langagières, légèrement colorées d'une part, par des archaïsmes, et d'autre part, par des régionalismes et des dialectismes (franco-provençalismes). En outre, la langue des colons porte les empreintes du «substrat» russe, ukrainien et moldave, ainsi que celle de l'allemand (à partir du milieu du siècle dernier, la colonie était à moitié française et à moitié allemande³)» [3, p. 470].

De l'intérêt d'étudier le parler des colonies

La recherche conduite par M. A. Borodina s'inspire de celles réalisées précédemment

par plusieurs linguistes dont les travaux ont porté sur les communautés germanophones et romanophones de l'Union soviétique. Le volume du présent article ne nous permet malheureusement pas de remonter en détail aux racines de cette approche. On se limitera à une citation de M. A. Borodina qui, dans une publication plus tardive, fait référence également à un chercheur suisse, Jules Gilliéron (1854-1926) [voir 9]⁴. C'est ainsi que ce linguiste d'origine suisse romande inspira une étude ayant porté sur ses compatriotes quelques dizaines d'années plus tard.

Dans cette approche, ce n'est pas la *quantité* de matériau qui en constitue la valeur, mais sa *qualité*. Un autre géolinguiste, Gaston Tuillon (1923-2011), fait allusion à ce caractère illusoire de toute connaissance scientifique où toute exhaustivité n'est qu'une *fata morgana*.

«L'idéal – qui en doute encore – est inaccessible. Recueillir tous les mots, dans tous les villages, avec toutes les nuances de son désirées par le phonéticien et toutes les précisions d'emploi attendues par le lexicologue» [12, p. 293].

La tradition «russe» de l'étude des îlots linguistiques est représentée par les recherches de Viktor Maksimovič Žirmunskij (1891-1971), auprès des colonies allemandes, qui, d'après l'expression de ses contemporains, «est aux sources et inspira des recherches linguistiques et ethnographiques dans notre pays» [1, p. 131]. Borodina fait référence à ses *Проблемы колониальной диалектологии* [Problèmes de dialectologie coloniale] paru en 1929. De ses propres dires, M. A. Borodina considère comme fructueuse sa recherche conduite à Chabo de 1958 à 1963. Il s'agit d'un double apport, linguistique et ethnographique, qu'elle explique dans les termes suivants:

«Ces quelques mots concernant l'histoire de la colonie en question démontrent déjà que ce groupe de colons est resté plus d'un siècle isolé du développement général de la langue française; disons de plus qu'au XX^e siècle, et peut-être avant, beaucoup d'habitants de Chabag parlaient quatre langues — le russe, le français, l'allemand et le roumain — quelques-uns y adjoignaient encore la connaissance de l'ukrainien et du moldave.

On sait quel intérêt présente pour le linguiste, et le dialectologue surtout, l'étude des îlots, isolés de l'ensemble du développement d'une langue. [3, p. 470]⁵»

Borodina pointe d'emblée l'intérêt de ce parler pour un dialectologue, dès les premières lignes de son article. Elle écrit:

«Ces îlots sont intéressants d'une part parce que leur langue charrie nombre d'archaïsmes et de dialectismes, d'autre part, parce qu'elle est soumise à l'influence de différents «substrats» et «adstrats» qui participent à la formation de parlers et qui pénètrent les

différentes formes et mots. Suivant l'expression, très spirituelle, du prof. V. M. Žirmunskij, ces îlots forment comme une sorte de «laboratoire expérimental linguistique». Un tel laboratoire permet d'établir la nature des parlars modernes qui, eux, ne sont nullement dus uniquement au développement de la langue-mère (Stammbaumthéorie). Bien au contraire, ces parlars résultent des influences réciproques de la langue-mère et de l'entourage linguistique, ce processus s'étendant sur des périodes différentes et durant un laps de temps assez long» [3, p. 471].

Arrivée à Chabo en 1958, M. A. Borodina n'y trouve qu'une seule famille francophone.

«De nos jours, il ne reste à Chabag que quelques personnes provenant de l'ancienne colonie, mais les mariages mixtes ont fait que même ces personnes ont déjà abandonné leurs traditions linguistiques. Il ne reste qu'une seule famille dont les membres parlent quelquefois, entre eux, en français» [3, p. 471].

Aussi, le matériau de sa recherche ne peut qu'être limité, la chercheuse en a d'ailleurs pleinement conscience:

«Les matériaux qui montrent les traits particuliers de leur langue et qui sont exposés ci-dessous ont été recueillis au cours des années 1958-1960. Ces matériaux sont bien minces, toutefois nous ne pensons pas que l'on puisse trouver autre chose, — les matériaux donnés ci-dessous épuisent à peu près les restes qui survivent de nos jours» [3, p. 471].

Un premier constat de M. A. Borodina est d'ordre sociolinguistique, pour utiliser le terme moderne. Il a trait au fonctionnement du parler romand (puisque c'est le terme qu'elle emploie) auprès des anciens habitants de la colonie et à son rôle. Quelques témoignages exposés dans les pages de l'article analysé et de l'article ultérieur intitulé «Колония в Шабо» [La colonie de Chabo] (1963) nous permettent de retracer l'évolution des rapports que la communauté suisse romande a entretenus avec le voisinage: Russes, Ukrainiens, Moldaves.

«Bien accueillis par la population locale, les colons ont bien vite pris leurs repères dans ce pays étranger, ont appris le russe et apprivoisé la culture locale. Au bout d'un court laps de temps, ils s'y sont sentis comme chez eux. Sa population atteignait 538 personnes en 1862, et près de millier d'individus au début du XX^e siècle [4, p. 281].»

Cependant, d'autres observations détaillées confirmées par d'autres sources citées précédemment confirment le lecteur dans l'idée que ces contacts avec les autres communautés sont restés très limités. Un autre témoignage nous paraît important sur ce point, celui d'A. Anselme, d'après qui durant les premières décennies, les Suisses ont vécu isolément. Il n'y avait pas de mariages mixtes, et dès lors, les traditions langagières se sont maintenues [7, p. 46]. Ce fait s'avère important pour élucider l'évolution du parler de Chabo dans la mesure

où nous sommes confirmés dans l'idée que nous sommes en présence d'un cas typique où un parler évolue dans une sorte de vase clos. En témoigne également l'emploi des langues dans l'administration, notamment à l'écrit. D'après Anselme, les colons ont manifesté un vif intérêt pour la langue russe, suite à quoi un enseignement de russe fut introduit sous Alexandre II, dès 1861 [voir 7, p. 61].

M. A. Borodina identifie ainsi deux principales raisons de la *perte de l'idiome* maternel et du mélange avec la langue locale, à savoir la dissolution de la communauté suisse romande et l'obligation d'employer le russe à l'écrit. On apprend que l'administration était conduite d'abord en français. Ce n'est que sous Alexandre II que la colonie dut se soumettre aux lois de l'administration de l'Empire russe. Cela coïncide avec le moment où commencent à y affluer des Russes, des Ukrainiens et des Moldaves, ce qui conduit parfois à un emploi de cinq langues par une seule personne. De surcroît, les mariages mixtes conduisent à une perte rapide des traditions langagières, autant «françaises» qu'«allemandes» dans la mesure où on commence à communiquer en russe en famille.

M. A. Borodina relève ce fait curieux: en 1922, au centenaire de la colonie, la plupart des colons maîtrisaient mal leur langue maternelle et une conversation entamée en français se terminait inévitablement en russe, dont voici un exemple (avec orthographe de l'original):

«Nous, nous sommes descendants de la Suisse, fondatés de 1822 du Tardan, et maintenant on est seulement né ici en Bessarabie, à Chabag. On n'est pas comme des français, on est comme des russes. On a oublié la langue française, on l'oubliera toujours, parce qu'on n'a de qui parler. Qui viendra parler?... Je suis Alfred Dogny et j'aimais toujours la langue française, j'aimais, à présent j'ai oublié la langue française... Excusez-moi, mais je ne suis pas un français, je suis un russe, un russe né en 1907, c'est ma langue russe, et maintenant j'ai oublié la langue française, je dois *с точками говорить и вот вам скажу точно, что я француз не тот, что нужно*» [4, p. 282].

Typologie de phénomènes langagiers analysés

M. A. Borodina adopte la démarche suivante allant de la pratique vers la théorie et de nouveau vers la pratique. Chaque nouveau fait de langue noté vient ainsi confirmer ses postulats théoriques au sujet du mélange des langues à différents niveaux, lexicaux et phonétiques.

Dans l'interprétation des phénomènes relevés dans le parler de Chabo, M. A. Borodina se fonde sur une étude consciencieuse d'un nombre considérable de travaux concernant l'évolution historique du français. On rappellera qu'elle est l'auteure de la *Phonétique historique du français (avec éléments de dialectologie)*, paru en 1961⁶.

1) Différences au niveau phonétique

Sont citées en premier lieu des oppositions phonologiques *absentes* du français standard. Elles sont également détaillées dans une autre publication de la plume de Borodina, rédigée en russe pour la revue *Limba si literatura moldovenjaskè* et intitulée «Термины виноградарства и виноделия в языке колонистов села Шабо» [Les termes de viticulture et de l'industrie de vin dans la langue des colons du village de Chabo].

Les caractéristiques suivantes sont relevées:

1) D'abord, la présence du son [e] très fermé, souvent légèrement diphtongué, qui se rencontre dans trois types de cas suivants, explicables par l'évolution de la langue:

— premièrement, il s'agit des cas où ce [e] fermé dérive du «a» latin, quelquefois à proximité de *j* ou de *n*, parmi lesquels Borodina délimite trois cas, à savoir:

a) *e* < *a* tonique en syllabe ouverte et au milieu du mot, comme par exemple dans *père*, *mère*, *frère*, *grand-père*, *grand-mère*. De même, lorsque *e* se trouve à la fin du mot, dans *dîner*, *manger*, *vendanger*; le *e* final est alors tellement fermé que l'on entend souvent prononcer *i*: [dini], [mãzi] à la place de *dîner*, *manger*.

b) un *e* long et légèrement diphtongué, en syllabe tonique ou atone < *a*+*j*. Ainsi, en syllabe tonique: *laisse* < laxat, *graisse* < *crassiam, *faire* < facere ; en syllabe atone: *maison* < mansionem, *laisser* < laxare [3, p. 477].

c) *ē* < *a*+*n* : *semaine* < septimana, *fontaine* < fontana.

M. A. Borodina fait référence à l'histoire de la langue française pour affirmer qu'«on ne saurait envisager ce *e* fermé prononcé dans ce cas, comme un fait spécifiquement dialectal, mais comme un fait archaïque». Un autre fait vient étayer cette thèse: d'après les données des différents atlas linguistiques français ce *e* persiste jusqu'à nos jours dans les zones périphériques [3, p. 478]. On voit cette chercheuse combiner sagement deux approches, historique et dialectologique, afin d'aboutir à une synthèse.

2) un deuxième *e* relevé par M. A. Borodina provient du *ĕ*, comme dans les mots *bestiam* > *besta > bête ou encore dans *festam* > fête. D'après ses observations, dans ces mots, la diphtongaison et la fermeture du *e* sont très nettes et toujours prononcées. Parfois les colons ne comprennent même pas l'interlocuteur qui prononce ces mots avec un *e* ouvert.

J'ai demandé une fois à mes informateurs: *Vous avez une grande fête demain ?* Ils ne comprenaient pas. Alors j'ai dit : *Vous avez une grande faite demain ? Ah, oui, une faite*, — était la réponse.

On peut conclure donc que le parler de Chabag diffère du français standard au niveau de son organisation phonologique. Ce qui compte dans cette optique, ce n'est pas la quantité de mots prononcés avec ce *e*, mais la présence même de cette distinction dans le parler de la colonie. Dans le cadre de son approche, le terme employé pour ce phénomène par Borodina est «dialectisme». Cette conclusion est recoupée par les données de l'*Atlas dialectologique de France* [voir 9].

La deuxième caractéristique phonétique distinguant le parler de Chabo du français standard consiste, d'après Borodina, dans la conservation du [ɥ] mouillé. Ce trait s'avère si courant au point d'en constituer la caractéristique essentielle: «un des traits les plus typiques de la langue de nos témoins, s'étendant à tous les mots sans exception». Les mots suivants sont cités comme exemples: *oreille, bouteille, corbeille*, mais aussi des masculins comme *le travail* et le verbe *travailler*. Là aussi, l'explication est d'ordre spatial, cette façon de prononcer ne formant que des îlots isolés.

Une troisième caractéristique phonétique du parler de Chabo consiste dans l'ouverture du *o* nasal qui passe au *a* nasal dans les mots *maison, chapon, bouton, bourgeons, bouchon, cochon, bâton, on, mon, ils vont, ils ont, ils font* et autres. D'après Borodina, ce trait se retrouverait dans quelques dialectes français, notamment au Sud-Ouest et à l'Est.

Une quatrième caractéristique phonétique est la prononciation du *h* germanique qui se conserve dans les mots *haut, hideuse, hasard, hennir, hurler, héroïne, héroïsme*. Là aussi, il s'agirait, d'après la chercheuse, d'un trait phonologique dans la mesure où ce trait se conserve dans l'Ouest, dans le Sud-Ouest et dans l'Est.

Nous avons tenu à détailler ces quelques exemples de traits phonétiques relevés par M. A. Borodina, ceci dans le but d'élucider son approche des faits langagiers en général et de la phonétique dialectale en particulier. Plus curieuses sont, d'après nous, les caractéristiques relevant de phénomènes de **contact de langues**, notamment français et russe. C'est ainsi qu'il nous paraît important de nous arrêter tout particulièrement sur les phénomènes phonétiques que Borodina rapporte sous le sous-titre «Varia».

Elle note l'assourdissement des consonnes dans des positions différentes, que l'on pourrait également classer comme phénomène dialectal dans la mesure où Borodina le retrouve également en Suisse. Il s'agirait, d'après nous, d'une double explication. Les exemples cités dans l'article ne sont d'ailleurs pas rapportés à des points de l'Atlas dialectologique. Elle cite *je vais* [ʃfɛ], *manger* [mã :ʃɛ], *rouge* [ruʃ], *neige* [nɛ :ʃ]. D'autre part, elle relève la réduction du *r* final dans *partir* [parti], *pressoir* [preswa]. Sinon, elle cite

également une demi-nasalisation comme par exemple dans les mots *allons* [alõ], *grand-mère* [grãme :r], une délabialisation dans le mot *fumer* [fume].

Enfin un phénomène dans lequel Borodina relève une influence du russe consiste en la tendance générale du parler des colons dans son ensemble à réduire les mots de manière même très prononcée. Au même titre, elle relève une intensité d'articulation moindre que dans la langue littéraire [3, p. 479].

2) *Caractéristiques lexicales*

«En parlant français, les colons ont souvent recours aux mots russes qu'ils semblent employer volontiers», écrit l'auteur [3, p. 472]. Parmi les caractéristiques d'ordre lexical, elle relève la présence de russismes, qu'elle divise en deux groupes, à savoir les russismes «stables» et occasionnels. Ainsi, note-t-elle, dans la parole des colons, ces quelques russismes qu'elle a entendus:

hvatit — *хватит*

le vedro — *ведро*

na (il s'agit de la particule *na*) — *на !*

babouchka — *бабушка*

dedouchka — *дедушка*.

Sont également cités quelques emprunts au moldave et à l'ukrainien, quoique peu nombreux.

«On note de même les emprunts faits au roumain: ainsi la *battature* «cor au pied» remonte au roumain *bătătură* ayant la même signification; il se peut qu'à l'expression roumaine *ași baie joc* «se moquer de quelqu'un» remonte nous *barzakõ*, ayant le sens de «nous babillons», «nous parlons» (avec la nuance: «nous parlons en plaisantant à propos de quelqu'un»); *saper* (les vignes) remonte évidemment au roumain *sapa*.» [3, p. 473]

Il est légitime de nous interroger dès lors sur le but de cette recherche. M. A. Borodina constate que les emprunts constituent un corps de concepts, de catégories, de notions qui n'avaient pas d'équivalents dans le français des colons. C'est dans les productions orales des colons qu'apparaissent les innovations verbales, note-t-elle. Les expérimentations lexicales se poursuivent activement tout au long de la vie au sein de la colonie, d'abord dans le domaine quotidien: la faune et la flore étrangères demandaient un effort massif de traduction. La viticulture fut un autre de ces domaines sensibles à la novation lexicale. Aussi, M. A. Borodina consacre un article à part aux termes de viticulture [voir 2].

3) *Archaïsmes et régionalismes*

L'auteur classe de nombreux mots dans la rubrique «archaïsmes», parmi lesquels la forme *septante*, *nonante*, ainsi qu'*octante*, en rajoutant cependant que ce dernier est bien plus rare que les deux premiers. Parmi les régionalismes, elle relève le *souleur* (l'ivrogne), le *clos* (les toilettes), le *jardin* (le potager).

4) *Les emprunts*

L'importation de concepts nouveaux emprunte différentes voies. Parfois, le concept étranger est rendu par une paraphrase. Dans d'autres cas de figure, on assiste à un calque: le mot est formé à l'aide de morphèmes français qui traduisent chacun l'un des morphèmes du mot étranger. Enfin, parfois on observe un ajustement d'un mot existant à un sens nouveau (*jardin* est chargé de traduire *potager*).

Dans le paragraphe consacré aux emprunts, on trouve également des phrases entières constitués de lexèmes russes et français, par exemple:

«*tout de suite je lui ferais 'le kaš'* — le mot russe *kaša* désigne un plat spécifiquement russe; en russe c'est un nom de genre féminin; on peut se demander pourquoi ce mot est passé du genre féminin au masculin» [3, p. 472].

Sont particulièrement curieux, d'après l'auteur, les exemples d'emprunts qui s'accompagnent d'une restriction du sens:

«Certains mots, employés dans le parler français des habitants de Chabag, sont des emprunts, faits aux autres langues. Ainsi on a emprunté à l'ukrainien le mot *bodilla* (par l'intermédiaire de la langue russe), prononcé [bodylja], qui désigne dans sa langue d'origine les tiges sèches du maïs, de la vigne et d'autres plantes, mais, dans le parler de Chabag, ce mot a subi une restriction de sens et ne désigne que les tiges du maïs» [3, p. 473].

5) *Les traits régionaux et d'autres traits particuliers*

Sont passés en revue, dans ce paragraphe, différentes sortes d'exemples qui s'écartent de l'emploi standard, ou du moins considérés comme tels par M. A. Borodina. La référence est faite également à d'autres traits relevés auparavant par Dulamangiu, dont les exemples «font revivre dans le souvenir des colons quelques traits lexicaux dialectaux» [3, p. 475].

«[afolti] «fatigué» (cf. afoti chez Dulamangiu);
dégueniller «déchirer, rompre»; *il est tout déguenillé — il est en guenilles*. Borodina note à propos de ce mot un cas curieux d'étymologie populaire: les Chabiens font dériver ce mot du mot russe [gnil'] «pourriture»;
la grillotte «cerise» dans le contexte «les grillottes sont aigrettes, on en a fait la confiture». On n'emploie le mot «cerises» que pour désigner les bigarreaux;
le plumón «lit de plumes»;
la potte «la mine, l'air»; *faire la potte* «minauder, faire des manières»» [3, p. 475].

Nous nous sommes limitée à citer quelques exemples de phénomènes langagiers répertoriés par M. A. Borodina, dans le but de rendre compte de l'étendue de ses intérêts scientifiques. Une nouvelle publication devra être consacrée aux phénomènes de la conservation de la langue maternelle dans un entourage étranger, et avoir une orientation sociolinguistique. Par exemple, le fait que ce soient les femmes qui ont le mieux conservé l'usage du parler romand de Chabag mériterait d'être étudié.

Pour qui s'intéresse aux phénomènes d'inculturation et de contact de langues, cette recherche de M. A. Borodina constitue un matériau essentiel. Sous sa plume ont été posés et en partie résolus les nombreux problèmes liés aux mécanismes du mélange langues. Les colons suisses romands ont importé leur culture et, avec elle, tout un corps de concepts, de catégories, de notions qui n'avaient pas d'équivalents dans la langue locale.

A la lumière des développements ultérieurs de la linguistique et de la dialectologie, on peut conclure que la recherche sur le parler de Chabo conduite par M. A. Borodina, d'orientation dialectologique au départ, se transforme en une étude beaucoup plus vaste pour en arriver à une approche novatrice qui croise deux axes d'analyse, temporaire et spatial. On assiste également à la mise en place d'une réflexion sociolinguistique avant l'heure. Elle offre des débouchés pour une recherche d'envergure sur la culture suisse à l'étranger et notamment sur la langue, patrimoine immatériel de l'humanité.

Références bibliographiques

1. Благова Г.Ф., Клепикова Г.П. М. А. Бородина. Проблемы картографирования в языкознании и этнографии // Вопросы языкознания. 1975. № 5. С. 131-132.
2. Бородина М. А. Термины виноградарства и виноделия в говоре Шабо // Лимба ши литература молдовеняскэ. 1962. № 2, СС. 33-40.
3. Бородина М. А. Le parler de Chabag // Revue de linguistique romane. 1963a.

vol. XXVII. N° 107-108. СС. 470-480.

4. *Бородина М. А.* Колония в Шабо // Французский ежегодник. 1963b. С. 279-281.

5. *Бородина М. А.* Швейцарское поселение в Шабо // Романские поселения на Юге России: Научное наследие. Ленинград: Наука, 1975. СС. 183-192.

6. *Шимарев В. Ф.* Романские поселения на Юге России: Научное наследие. Изд-е подгот. М. А. Бородина, Б. А. Малькевич, Л. Н. Сухачев. акад. В. М. Жирмунский, Б.В. Левшин. Ленинград: Наука, 1975. 244 с. (Труды Архива Академии Наук СССР; Вып. 26)

7. *Anselme A.* La colonie Suisse de Chaba (Bessarabie). Notice historique, 1822 - 1922. Cetetea-Alba, 1925.

8. *Duchacek O.* М.А. Borodina, Phonétique historique du français (avec éléments de dialectologie). Leningrad: Editions scolaires d'Etat, 1961. // Sborník prací Filozofické fakulty brněnské univerzity, Řada jazykovědná. 1963. Vol. 12. Iss. A11. PP. 198-199.

9. *Gilliéron J. J., Edmont E.* Atlas Linguistique de la France. Paris: Champion. 1902-1910.

10. *Grivat O.* Les vigneronns suisses du tsar. Chappelle-sur-Moudon : Ketty et Alexandre, 1993. 178 P.

11. *Swiggers P.* La géographie linguistique de Jules Gilliéron : Aux racines du changement linguistique // Cahiers Ferdinand de Saussure. N° 51. 1998. PP. 113-132.

12. *Tuailon G.* Exigences théoriques et possibilités réelles de l'enquête dialectologique // Revue de linguistique romane. 1958. N° 22. PP. 293-316.